

# RECLAIM architecture

L'exposition *reclaim architecture* propose de mettre en lumière la longue histoire des pensées féministes et décoloniales de l'architecture à destination des communautés des écoles nationales supérieures d'architecture. Fruit d'un travail curatorial modeste, bricolé avec enthousiasme par une petite équipe entre septembre 2024 et février 2025, l'exposition s'appuie sur l'histoire de la pensée pour montrer la possibilité de penser autrement l'architecture et l'urbanisme – en synergie avec ces mouvements sociaux.

Par des posters bibliographiques autant que par le biais de panneaux monographiques présentant le parcours et la pensée d'auteurices de renom sur ces questions, l'exposition donne à sentir quelques fragments marquants sur ces problématiques complexes du genre et de la race dans la théorie et la pratique de l'architecture. Elle tente aussi de présenter des pensées non-francophones, pour l'heure très peu traduites et importées. Ce faisant, elle entend apporter des pièces à conviction prouvant que les entrées féministes et décoloniales pour l'architecture ont déjà été travaillées de nombreuses fois à l'international. Il s'agit d'une exposition à valeur anthologique et historique, un travail de synthèse et de valorisation de travaux existants, parfois depuis plusieurs décennies; une exposition engagée dans une logique de visibilisation plus que dans le développement d'une hypothèse inédite. C'est une occasion de donner à lire la diversité des perspectives pour aborder ces sujets.

Les luttes féministes et décoloniales ne sont ni des modes, ni des produits, ni des styles architecturaux. En quoi cette exposition n'entend pas montrer ce que serait une architecture «féministe» ou «décoloniale», mais propose plutôt d'utiliser ces perspectives pour souligner l'urgence de penser, dire, enseigner et faire d'une façon radicalement «autre» l'architecture. Pour cela *reclaim architecture* propose de mettre en lumière quelques travaux et postures sélectionnés parmi la multitude d'exemples d'applications et d'interprétations possibles des perspectives féministes et décoloniales. A sa manière, chacun de ces travaux lutte contre les répercussions concrètes des systèmes coloniaux et patriarcaux sur «l'architecture», et dénonce la reproduction de ces systèmes par l'architecture (en tant qu'objet et en tant que discipline) – qu'il s'agisse pour cela d'analyser quels corps sont inclus, exclus ou enfermés ; quels savoirs, savoirs-faire et matériaux sont utilisés ; de quelles façons nous concevons, définissons et enseignons ce qui fait une «bonne architecture» ; ou encore qui sont les acteureuses avec, *pour* et *contre* qui nous pensons «faire architecture».

Menée par une équipe d'architectes et d'étudiantes en architecture, cette exposition se veut aussi réflexive qu'opérante. En cela, elle propose des leviers d'actions pour repenser radicalement l'architecture, ses théories, ses pratiques et ses enseignements. Elle s'adresse sans distinction aucune, aux communautés d'étudiantes, aux enseignantes, aux administratrices, aux praticiennes, et aux chercheuses.

**ce que les pensées féministes & décoloniales font à l'architecture**



**«Reclaim signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. Il n'y a ici aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant. Reclaim fait partie de ces mots intraduisibles sans perdre une partie de leur richesse et de leur puissance, et pour cette raison, après d'autres concepts féministes (empowerment ou care), il est en train de passer dans une forme d'usage courant dans la langue française.»**

Emilie Hache, *Reclaim. Anthologie de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016, p.23.

Remerciements : Emmanuel Constant, Luce Renaud, Sianna Minasyan, Kémarine Stroobant (AUEP), Jonas Gateau, Loïc Besnard, Elena Izadi, Théa Manola, Orlane Martin-Sisteron, Inna Petrenko, la commission égalité et le groupe dec-dec' Grenoble (ENSAG), Eric Lengereau, Léa Mosconi et Quitterie Schirr-Bonnans (ENSAN), Bérénice Gauquin et Amélie Flaman (ENSACF), Baptiste Lanaspéze.

Typographies utilisées : Barlow, (2007, Jeremy Tibby) et Baskervool (2018, Bye Bye Binary).  
« Le Baskervool est une reprise par Bye Bye Binary du Baskerville de l'Atelier national de Recherche typographique (ANRT), lui-même repris du Baskerville de Claude Jacob de 1784, dessiné par John Baskerville en 1750. John Baskerville est un cas exemplaire de l'invisibilisation des femmes dans l'histoire de la typographie. Sarah Eaves, sa compagne et associée, qui reprit l'imprimerie à la mort de Baskerville, n'a jamais été créditrice pour son travail bien qu'elle ait largement participé à l'élaboration de caractères et d'imprimés commercialisés par son mari I. En 1996, la typographe Zuzana Licko dessinera un caractère en son honneur. Depuis 2018, le Baskervool est augmenté collectivement d'glyphes inclusifs. Là où les universités exigent pour l'écriture d'articles scientifiques l'utilisation du Times New Roman, sous licence privative et aux droits réservés, l'utilisation du Baskervool, une police de caractères présentant une autorité stylistique et historique similaire, mais libérée par sa licence, permet l'introduction de glyphes non binaires dans les lieux normatifs de diffusion des savoirs. »  
<https://typothèque.genderfluid.space/fr>

comité de pilotage · reclaimeuses :

Marine Beurerle  
Nolwenn Biger  
Hakima El Kaddioui  
Ambre Guetin  
Daphné Hamilton-Jones  
Mathias Rollot  
Sonia Te Hok